

Pasteure Béatrice Cléro-Mazire, prédication à l'Oratoire du Louvre pour la Pentecôte le 28 mai 2023

Une Pentecôte renouvelée

(Luc 15:12-24; Actes 10:34-37; Romains 12:3-8; Apocalypse 22:1-5)

Pendant que Pierre parlait encore, l'Esprit saint descendit sur tous ceux qui écoutaient son discours. Les croyants d'origine juive qui étaient venus avec Pierre furent stupéfaits de constater que l'Esprit saint donné par Dieu se répandait aussi sur ceux qui ne sont pas Juifs. En effet, ils les entendaient parler en langues inconnues et louer la grandeur de Dieu. Pierre dit alors : « Pourrait-on empêcher ces gens d'être baptisés d'eau, maintenant qu'ils ont reçu l'Esprit saint aussi bien que nous ? » Et il ordonna de les baptiser au nom de Jésus Christ. Ils lui demandèrent alors de rester quelques jours avec eux. [Actes 10 : 44-48]

La Pentecôte n'en finit pas de se déployer au gré des témoignages des apôtres. Et la surprise est toujours la même : « Dieu est le Dieu de tous ». Alors que les Israélites fêtent Shavouot, le don de la loi, après la Pâque, c'est-à-dire la libération d'Égypte, les apôtres prêchent un enseignement dans lequel Dieu est pour toutes et tous. Et par cet enseignement, cette proclamation qui inclut ceux que la loi ancienne ne comptait pas parmi le peuple élu, c'est la fête du don de l'Esprit Saint qui commence. Et pour marquer ce temps nouveau, c'est le geste du baptême qui sera retenu jusqu'à ce jour d'aujourd'hui.

Aujourd'hui, où nous avons baptisé Victoire et Andry et où Esther et Gaëtan se sont emparés de leur propre baptême, le reconnaissant comme un signe d'appartenance à une communauté chrétienne, à une nouvelle famille plus large, à une promesse, à un amour : l'amour universel de Dieu.

Magnifique Pentecôte que celle de ce jour durant laquelle le témoignage de quatre adolescents qui réfléchissent à leur avenir nous retrace les dimensions essentielles de la foi.

D'abord le choix d'Andry avec la parabole du Fils prodigue et la relation individuelle et singulière de chacun de nous à Dieu. Cette parabole de l'Évangile de Luc nous parle d'un jeune homme qui part avec ce qu'on lui a légué et formule de grands rêves de bonheur et de plaisir pour s'apercevoir que la vie est un peu plus compliquée qu'une chose qu'on s'achète pour se faire plaisir. C'est dans l'épreuve de la déchéance qu'il découvre ce que lui a vraiment légué son père : un amour et une fidélité que rien ni personne ne peut ébranler : « je t'aime d'un amour éternel dit Dieu dans le prophète Esaïe et je te donne ma miséricorde ». Ce parent qui aime son fils est plus qu'un ancêtre qui lègue sa fortune : c'est une vie qui se prolonge dans son fils. La vie du fils est la vie du parent projetée sur l'horizon. « *Mon fils que voici était mort et il est revenu à la vie* ». Récit de résurrection, cette parabole raconte les aléas de notre relation au divin. Quelle confiance nous lie à Dieu ? Quelle humilité nous permet de vivre nos errements et nos retours vers lui, quel souci Dieu a-t-il de nous ? Quelle foi place-t-il en nous pour nous ouvrir ainsi les bras de la grâce ?

La foi ressemble à cette parabole filiale et parentale où chacun fait un pas vers l'autre, où chacun des personnages est à sa place, le père généreux, le fils qui s'était perdu, jusqu'au frère aîné dont nous n'avons pas lu l'histoire faute de temps et qui malgré ça parce qu'il n'a pas assez de foi dans son père pour croire qu'il l'aime autant que ce frère turbulent.

Qui croit le plus en l'autre ? Semble nous demander cette intrigue familiale très cinématographique.

Magnifique Pentecôte encore avec Victoire qui partage avec nous sa foi en un Dieu qui n'a pas d'a priori. Cette expérience de foi rejoint le témoignage de l'apôtre Pierre qui découvre, en parlant de sa foi à d'autres, que Dieu n'est pas partial. Ce Dieu d'Israël auquel il croit ne peut pas être partial. Il est impossible qu'il ne donne son salut qu'à un peuple qu'il se serait choisi, alors que tant d'autres attendent son salut. Comment trier ? Devant le besoin de salut de ses contemporains, qu'ils soient Israélites ou païens, Pierre est converti à une nouvelle compréhension de la foi. Il n'est plus question de douter de la foi de l'autre, même s'il est différent. C'est cette foule hétéroclite qui le convertit et Pierre se demande : « Pourrait-on empêcher ces gens d'être baptisés d'eau, maintenant qu'ils ont reçu l'Esprit saint aussi bien que nous ? ». Il lui semble à présent illégitime de refuser le bien qu'il a lui-même reçu. Le Christ triait-il ceux à qui il annonçait l'amour de Dieu ? Pierre prend de l'assurance : dorénavant, la communauté du Christ sera ouverte au monde ou ne sera pas. Pierre est comme un dogmatique qui deviendrait libéral ; il croyait que sa fidélité résidait dans le fait de demander à ses contemporains d'être conformes à l'enseignement de Jésus pour pouvoir être considérés comme disciples du Christ et il se rend compte que c'est plus compliqué que cela et qu'il s'agit moins de faire de Jésus une nouvelle loi qui homologue, un nouveau dogme, que de faire de son exemple un outil de libération. Pierre ne choisit pas de se convertir à cette idée, il la comprend pratiquement. Il lui apparaît contradictoire d'annoncer l'amour de Dieu en Jésus le Christ et de refuser le signe de ce baptême à celles et à ceux qui le demandent. Ce serait comme exclure quelqu'un du repas du Seigneur alors que c'est lui-même qui invite. Cette conversion de Pierre sera son chemin de Damas. Et Pierre devient réellement l'apôtre du Christ parce qu'il annonce la Bonne Nouvelle à toutes et tous sans distinction et il découvre que celles et ceux qui reçoivent cette Bonne Nouvelle sont déjà en communion avec le Christ, parce qu'ils ont compris eux aussi que Dieu les accueillait sans distinction. Pierre est fidèle en s'effaçant pour laisser Dieu agir.

Magnifique Pentecôte encore avec ce choix d'Esther qui nous conduit plus avant dans la compréhension de ce qu'est une communauté. Avec l'Épître aux Romains, Paul nous parle de l'équilibre qu'il nous faut trouver dans cette communauté chrétienne multitudiniste autour de laquelle il n'y a pas de frontière et qui pourtant forme une réelle communauté. Quel est cet organisme vivant et quelles relations nous lient les uns aux autres ? Où est le point

d'équilibre qui fait que nous sommes toutes et tous accueillis à égalité devant Dieu dans l'Église telle que les Actes nous la décrivent dans ses débuts. L'obéissance mutuelle, l'humilité devant ses capacités propres, le respect des fonctions de chacun, la complémentarité au service du bien commun : toutes ces vertus de l'Église sont difficiles à cultiver et pourtant elles disent à elles seules la discipline que Jésus semble s'être donnée à lui-même, demandant à un prophète le baptême, se remettant en cause au désert, priant Dieu dans ces moments de doute et rappelant sans cesse qu'il n'était pas Dieu mais son serviteur.

L'Église d'hier et d'aujourd'hui peine à être cet organisme harmonieux et ressemble plus souvent à un grand corps malade, qu'au corps du Christ partagé à égalité entre toutes et tous.

Et pourtant, quelle magnifique Pentecôte nous vivons aujourd'hui enfin, avec ce choix de Gaëtan de lire l'Apocalypse. Choix qui nous fait ressortir de la communauté pour nous mettre au service d'un bien commun qui concerne tous les êtres humains, qu'ils soient croyants ou non. La foi de chacun et celle d'une communauté n'ont de sens que si elles font advenir un monde nouveau, ce fameux règne de Dieu qu'on peut comprendre comme celui des fidèles à Dieu, mais qu'on peut aussi comprendre comme la conscience de ceux qui, simplement, croient en une transformation positive du monde toujours possible. Toutes et tous ne connaissent peut-être pas Jésus et toutes et tous ne le reconnaissent peut-être pas comme le sauveur, ou le Christ. Mais toutes et tous sur la terre nous savons ce que c'est qu'une eau vive qui donne la vie.

Cet arbre de vie de l'Apocalypse est de chaque côté du fleuve qui irrigue la ville nouvelle, preuve qu'il ne s'agit pas d'un arbre seul, mais d'une espèce d'arbre plantée en verger et dont chaque plant donne ses fruits chaque mois de l'année, transcendant le cycle des saisons par une récolte éternelle. Ces fruits donnés sans efforts assurent la survie de peuples qui ont besoin d'être guéris. Et l'auteur de l'Apocalypse pense à une herboristerie divine capable de guérir le mal qui secoue les peuples aux prises avec la violence et la soif de toute puissance.

L'image de la ville sainte est utilisée à de multiples reprises dans les textes prophétiques pour parler de la chance que représente l'urbanité dès la plus haute Antiquité. Là où nous autres modernes nous voyons les méfaits de la promiscuité, du bruit et de l'agitation, celles et ceux qui habitaient les grandes villes qui poussèrent parfois au milieu des déserts il y a plus de trois millénaires, y virent le salut. La ville est alors comme une bénédiction puisque l'espace y est organisé autour du sanctuaire divin et que les ressources peuvent être enfin maîtrisées, grâce au commerce et aux échanges avec les autres peuples, les autres cultures. Construites sur des cours d'eau qui leur servent d'artère vitale, les villes font pousser des arbres, parce qu'elles maîtrisent l'irrigation et organisent l'espace. Ougarit, Ninive, Babylone, sont des modèles pour les sociétés anciennes, d'un monde qui passe de l'aléa des famines et des épidémies à la prévision et à la guérison possibles. La Jérusalem céleste est rêvée sur ce modèle ancien de la ville comme espace de réflexion et de civilisation contre la brutalité d'une nature plus forte que les humains. Si aujourd'hui nos nouveaux espaces de salut sont des réserves naturelles et des espaces protégés, il n'en

est rien pour le prophète Ezéchiel ou le prophète Zacharie qui trouveront dans la construction des villes, l'image d'un ordre et d'une mesure qui harmonise les relations entre le divin et l'humain. Lieux d'échanges commerciaux, diplomatiques ou intellectuels, la ville est l'image de la pensée théologique qui apporte la paix. On est loin des quartiers insalubres, de la pollution et des violences urbaines qui peuplent notre imaginaire urbain.

L'Apocalypse, à une tout autre époque, durant laquelle on connaît la violence de Rome, choisit, contre toute attente de reprendre cette image devenue utopique de la ville sanctuaire pour parler du salut. Cette ville salutaire, comme une grande machine à réguler les échanges, est rythmée par de multiples portes qui organisent les échanges et, en quelque sorte, les évangélisent. La Jérusalem céleste est donnée comme un temple où l'être humain accède à la paix.

Aujourd'hui, grâce à Victoire, Andry, Esther et Gaëtan, c'est Shavouot que nous fêtons. À travers leurs témoignages de foi, Dieu nous a donné les tables de l'esprit de la loi pour que nous ne nous perdions pas dans une religiosité stérile. Ces témoignages apparaissent clairement comme des promesses d'avenir qui nous obligent.

Dans un mouvement d'entrées et de sorties successives, ces témoignages nous invitent à ne jamais oublier quelle doit être notre exigence. Il nous faut nous souvenir que c'est une relation individuelle entre Dieu et chacun de nous qui nous réunit et que nos théologies, nos engagements et nos pratiques doivent toujours respecter cette intimité et cette liberté de la foi. Il nous faut aussi nous souvenir que, si nous sommes toutes et tous différents, nous sommes toutes et tous aimés de Dieu qui ne connaît pas la partialité à laquelle notre cœur est tellement habitué. C'est cette égalité devant Dieu qui doit fonder nos communautés. Il nous faut aussi nous souvenir que la communauté est un organisme vivant, et qu'à ce titre, cet organisme doit donner la vie à ceux qui viennent y puiser l'enseignement et les forces propres à animer leur existence. Ainsi, nous n'en n'aurons jamais fini de chercher ensemble. Enfin, nous devons nous souvenir que l'Église n'est pas une fin en soi, mais qu'elle a pour vocation d'irriguer la vie de chacun dans la société ou il vit. Pour la transformation du monde en royaume de Dieu. Non pas pour que toutes et tous plient le genou devant le même Dieu et vivent de la même façon, mais pour que chacun ait une juste place sur notre terre, dans l'immense écosystème que constitue notre planète.

Au-delà des rites, au-delà d'une tradition, c'est une promesse que nous vivons aujourd'hui avec la génération de chrétiens qui prennent le relais de nos essais de paix, de nos tentatives d'accueil, de nos audaces prophétiques. Entrant et sortant de la cité céleste, y faisant halte pour y apprendre une sociabilité de l'amour du prochain, nous sommes, les unes et les autres, appelés à transporter dans ce monde notre terre sainte intérieure, pour rendre la terre habitable pour tous.

Alors, merci chers enfants de la Parole, merci chers baptisés de l'amour de Dieu, vous avez irrigué notre cité intime et vous rejoignez aujourd'hui la multitude de celles et ceux qui croient en l'avenir et travaillent à un monde meilleur. AMEN.